

n° 19 - mensuel : 3 F

cancans

DE PARIS



Le célèbre cabaret « Tabarin » va renaître. Mais pas à Paris. A Vigny, dans le Val d'Oise. Le maire de la ville avait racheté les décors, les tables, les chaises, le dispositif scénique pour équiper de façon typique sa salle des fêtes. Son idée est excellente. Ce sera, en plus, une curiosité pour les touristes.

Tout se passe en famille dans les cabarets de Paris. Le « New Jimmy's » fut brusquement plongé dans l'obscurité l'autre soir. Panne d'électricité! Affolement, scènes drôles, inattendues. Alexandra de Kent, la princesse d'Arenberg, l'armateur Niarchos se cherchaient dans le noir. Quelques bouteilles de champagne se brisaient. La situation fut sauvée par des bougies mais sans électrophone l'ambiance n'y était plus. C'est alors que Régine eut l'idée d'emprunter au cabaret voisin « Le Jockey » l'accordéoniste de l'orchestre. Les clients distingués eurent l'agréable sensation de s'encanailler en dansant des javas, des fox-trots et des valses.

Eddie Barclay voulait, pour sa gouverne, établir la cote du succès des chanteurs en 1967. Soixante lycéens de 10 à 17 ans, réunis par ses soins, l'ont éclairé. Voici quelques-unes de leurs déclarations (brutales) :

— Hallyday, c'est fini. Démodé!

— Dalida? Ça peut encore plaire aux vieux.

— Antoine ne durera pas.

— Jacques Dutronc va grimper sûrement. Il a tout pour réussir : charme, mordant, rythme, intelligence.

— Pierre Perret, c'est rigolo à la radio. Quant à acheter ses disques, c'est autre chose.

Pour punir son ex-femme qui exigeait les 500 francs par mois de pension attribués par le tribunal, lors du jugement de leur divorce, M. Pennequin eut une idée discutable. Il l'a

déshabillée en pleine campagne et s'est enfui avec sa voiture. Heureusement, Mme Pennequin trouva sur la route un automobiliste charitable (et ébahi). Celui-ci la réchauffa avec des couvertures (tâche agréable car Mme Pennequin n'était pas mal du tout) et la conduisit au commissariat le plus proche.

NOTRE COUVERTURE —
Pour former la première troupe de ballets tahitiens, Robert Manuel a choisi, en homme de goût, les plus jolies filles de Papeete. Elles ignorent le trac, sont toujours de bonne humeur, chantent à tue-tête dès qu'elles se réveillent (même la nuit : gare aux voisins!). Leur péché-mignon : la bière. Elles en consomment autant que les hommes mais elles ont juré devant le pasteur, de ne pas en boire plus de... six verres par jour pendant leur tournée en Europe.

Ah! ce Vadim! il nous surprendra toujours. On sait qu'il adore promener sa caméra persuasive sur les corps féminins. Personne ne s'en plaint, ni les dames à qui cela fait dire : « Tiens, j'ai les hanches plus minces que celles de B.B. », ni les hommes pensant : « Voilà qui va m'aider, ce soir, à faire plaisir à mon épouse... Mais il va plus loin dans l'aveu... sensuel. Ecoutez-le :

— Je l'avoue, au cinéma, je suis un exhibitionniste par procuration. La nudité me fascine. Il y a un mariage entre l'art et le corps. Quand je me promène dans ma salle de bains, mon œil est attiré par la glace : si je n'étais pas persuadé qu'il s'agit de mon propre reflet, je regarderais la personne que j'y rencontre pendant des heures.

Aimable narcissisme, non?

Il est vrai que les plus belles filles, de Brigitte à Jane, en passant par Annette, se sont jetées dans les bras de cet homme fascinant.

Il est donc normal qu'il regarde de près ce qui leur plaît tant en lui...



l'examen de la parfaite secrétaire

**toutes les techniques
dévoilées**

Enfin un concours sérieux. Ça fait plaisir. Il ne s'agit pas de ces éliminatoires conventionnels des « Miss Ceci » ou « Miss Cela », mais des épreuves que doivent subir trois cents candidates au titre de la meilleure secrétaire.

L'examen prévoyait l'organisation rationnelle d'un bureau (il fallait savoir déplacer, ranger des meubles, des dossiers, des téléphones pour gagner du temps, pour rendre l'atmosphère agréable), des épreuves de sténo, de dactylographie, bien sûr, et des questions savantes du genre : « De quand date la première micro-copie ? »

Savez-vous quelles sont les qualités exigées pour le métier de secrétaire, selon quelques concurrentes interrogées ?

1^o De l'ordre (que chaque chose — et chacun ? — reste à sa place. Ce n'est pas toujours facile).

2^o De l'initiative (lorsque la femme du patron téléphone par exemple).

3^o De l'enthousiasme (sans débordement).

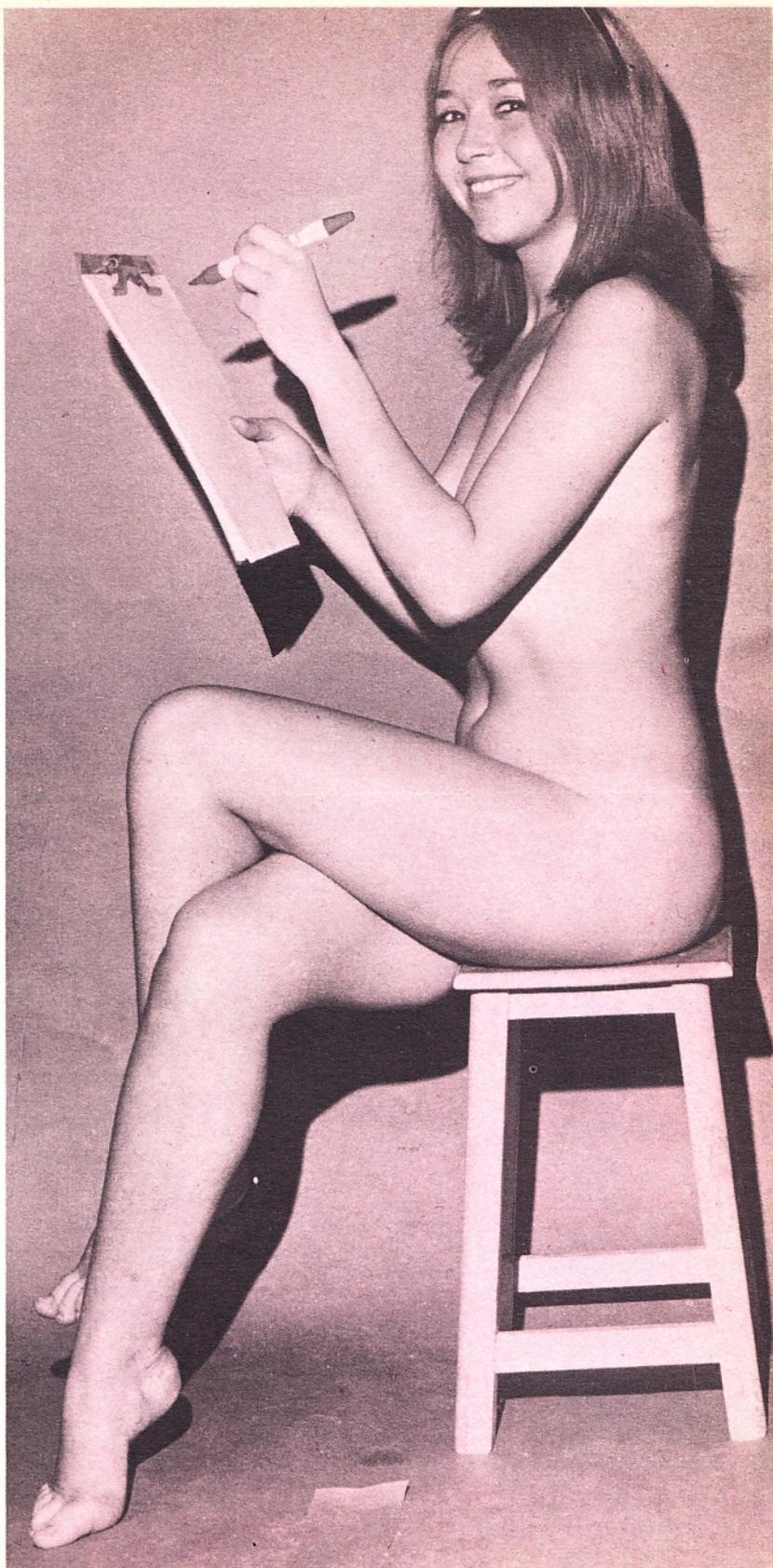
4^o De la discrétion (bouche ravissante, savamment ourlée mais toujours cousue).

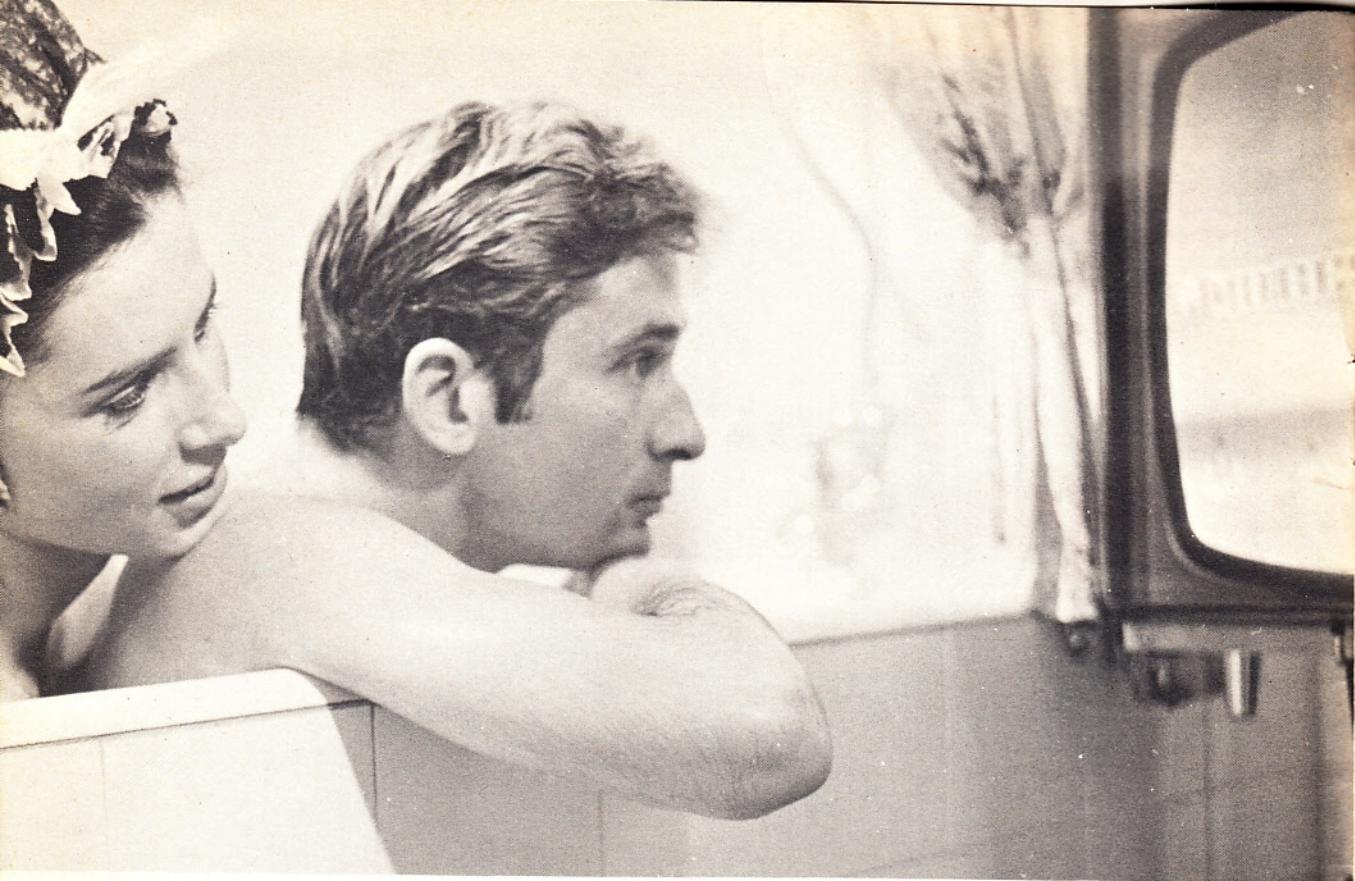
5^o Un maquillage « qui tient » (n'employez que des produits de bonne qualité) pour éviter de laisser des traces partout et de faire des raccords toutes les cinq minutes.

6^o De la culture (Tiens ? En dernière position !).

Quant au sex-appeal, « point trop n'en faut », recommandent-elles.

Il est certain, dans ces conditions, que les souriantes secrétaires que nous présentons ici, auraient été recalées, les pauvres mignonnes...





TV devant ce monstre, l'amour capitule!...

Ça ne peut plus durer. Toutes les femmes se plaignent. De quoi Grand Dieu ? De la Télévision. Qui les prive de toutes les joies familiales, qui détruit un peu plus chaque jour l'affection, l'amour, la tendresse de leurs maris. Et elles se révoltent. Elles crient leur colère.

Tout a débuté en Suède, le pays des révolutions sociales, le pays qui, en 1967, est le plus traumatisé par les problèmes sexuels.

A Stockholm donc, les femmes ont déclaré la guerre à la Télévision. Les journaux réservent de larges colonnes à cette « importante » affaire. Les magazines publient des reportages éloquents. Un titre au hasard :

« Le petit écran m'a fait perdre mon amour. »

Une femme raconte sa pénible expérience.

« Au début, mon mari était aux petits soins pour moi. Il m'a aidait, après chaque repas, à essuyer la vaisselle. Nous nous racontions les petits faits de la journée. Bref, nous communiquions.

Dans notre gentil intérieur, douillet, décoré selon les conseils

La T.V., selon Lelouch (*« Un homme et une femme »*), a une curieuse influence sur le couple. Quant à de Funès (*« Le gendarme »*) il explose littéralement devant son récepteur...

d'un journal spécialisé, la radio diffusait de la musique douce. Nous n'avions qu'une hâte : nous glisser dans les draps que j'avais brodés avec tant d'amour. Là, nous goûtions la tiédeur de notre foyer.

Tout a été anéanti le jour où nous avons décidé d'acheter la Télévision. Oh ! au début, je n'y ai pas pris garde. Devant le petit écran, mon mari avait des gestes tendres. Il me prenait par la main, caressait longuement mes doigts. Je me souvenais avec émotion de nos premiers rendez-vous dans les petits cinémas de quartier. Nous choisissons les coins les plus sombres. Le faisceau de lumière bleue faisait briller nos regards. Le bon temps, la période rose.

Et puis, tout s'est désagrégé peu à peu. Maintenant, à table, le bruit des fourchettes martèle les voix des chroniqueurs sportifs et des speakerines. Après le repas pris en hâte pour déguster l'émission-choc, je devine dans la pénombre la vaisselle sale, les épluchures de fruits et les restes de pain. Finie la poésie, finis les tête-à-tête amoureux. J'en suis certaine, la télé est la seule responsable. Ensuite, mon mari s'endort. Agacée, je le réveille.

Il se lève à demi inconscient, se déshabille, grogne vaguement lorsque je l'embrasse et sans même s'en rendre compte, il éteint la lumière.

« Je suis seule, terriblement seule. Je ne puis lutter contre ce monstre lumineux qui nous guette le soir et qui me nargue pendant toute la journée. »

Le ton, comme on voit, est poignant. On comprend, après ça, qu'une campagne contre la télévision soit ouverte.

Pensez-vous que nous, Français, nous échappons à ce drame. Non pas. La télévision fait baisser les recettes des cinémas et augmente le nombre des divorces. Les Suédoises ont raison. Ça ne peut plus durer.

— Je ne saurais dire quand mon calvaire a commencé, m'a raconté une autre femme. Est-ce le match de foot France-Galles qui est la cause de tout ou bien « Le Palmarès de la chanson ». Ou encore « Cinq colonnes à la une » ? Toujours est-il que mon mari a préféré ouvrir le poste, un certain soir, pour carrément me fermer la bouche. Je lui demandais ce qu'il pensait de ma petite robe pas chère achetée l'après-midi, il est resté fasciné devant son petit écran. J'ai compris alors que je devrais subir la TV chaque soir, que je devrais dire adieu à nos papotages si amusants. J'aimais raconter toutes les aventures de ma vermeilleuse amie Irma, toutes ses excentricités. J'aimais le tenir au courant de tout ce que faisaient mes voisines, des commérages éhontés de notre chère concierge. Eh bien ! non, aujourd'hui, rien à faire. Nous devenons des étrangers.

Autre confidence dont l'accent tragique vous prend aux tripes :

— Je préfèrerais savoir une maîtresse à mon mari. Au moins, je pourrais lutter !

Devrons-nous réclamer rapidement, comme les Suédoises une étude approfondie — après tout, le gouvernement n'en est plus à une statistique près — une étude concernant les influences de la TV sur la vie sexuelle familiale ?

A vous, chères lectrices, de nous répondre...





ANNA GAËL :

*cow-boy
adoré
ou poupée
chérie ?*

- Quel âge avez-vous exactement ?
- Vingt-trois ans dans six jours et quelques heures.
- Pouvez-vous, avec franchise, dépeindre votre caractère.
- Je suis gaie.
- Mais encore ?
- La gaieté prime sur tout, atténue bien des défauts.
- Je suis tout de même trop insouciante, peut-être...
- Et l'amour ? Que pensez-vous de l'amour ?
- Je me sens incapable d'aimer généreusement.
- Je suis encore trop jeune. Vingt-trois ans, c'est l'âge des caprices.
- Et vous jouez « Bérénice », de Racine...
- C'est une Bérénice moderne, en mini-jupe qui évolue parmi les embûches de Paris, qui boit du scotch dans les boîtes de la Rive Gauche.
- ... Et qui se déshabille, paraît-il, assez joliment. Avez-vous été embarrassée pendant le tournage de ces scènes d'intimité.

— Le metteur en scène Pierre-Alain Jolivet a été formidable. Il a su me mettre « en condition ». Et puis, je me sentais seule sur le plateau. Vraiment. Tous les machinistes et les techniciens regardaient ailleurs pour ne pas me gêner. C'est chic de leur part.

— C'est... même olympien ! En faisant votre strip-tease ne pensiez-vous pas rééditer l'exploit fameux de Brigitte Bardot dans « Et Dieu créa la femme » ?

— Vous savez, je ne suis pas du tout contre le nu à l'écran ; lorsqu'il est en situation, lorsque la photo est belle...

— Vos parents ne seront-ils pas choqués en voyant le film ?

— Je vais vous dire : mon père habite les Etats-Unis. Je ne connaîtrai pas tout de suite ses réactions.

— Vous connaissez l'Amérique ?

— J'y ai vécu un an. J'aime bien. Mais je préfère la France. Ici, je me sens davantage décontractée.

— Vous vivez seule à Paris ?

— Oh, mais, dites-moi, vous êtes bien indiscret ? Non, j'habite avec maman. Elle ne voulait pas que je devienne actrice. Après mon bachot, j'ai suivi des cours de comédie en cachette, comme beaucoup d'autres jeunes filles. On m'a très vite proposé un film (« Via Macao »). Sinon, j'aurais abandonné au bout de deux ans de démarches infructueuses.

Anna est bien partie : trois pièces à la Télévision et quatre films en un an. Qui dit mieux ?



Anna Gaël n'a pas eu à se déshabiller pour se faire remarquer et gravir les marches de la célébrité.

Française de naissance, élève studieuse, elle passe brillamment ses baccalauréats. Dévorée par l'amour du théâtre, et ne se reposant pas uniquement sur sa « splendide apparence », elle entre au cours Balanchova, puis chez René Simon.

C'est là, lorsqu'elle avait 20 ans et ne pensait encore qu'à l'étude des grands classiques qu'Aimée Mortimer la remarqua et la fit participer à l'émission de télévision « l'Ecole des Vedettes ».

La révélation de ses grands yeux verts innocents, de ce visage pur encadré de magnifiques cheveux blonds, fut telle que la Télévision ne lui a plus laissé un seul instant de libre. Elle joue plusieurs dramatiques à la télévision dont « l'Apollon », « La Machine à écrire », de Jean Cocteau, « La Mouette », de Tchekhov. Mais le cinéma s'en empare et c'est « Via Macao », avec Roger Hanin puis « Béatrix », de Jean-José Richer.

Anna Gaël a fait attendre « Bérénice » et Racine pendant plusieurs mois.

Pour Pierre-Alain Jolivet, la « Bérénice » moderne ne pouvait être qu'Anna, tant par sa beauté que par l'art qu'elle a de dire les alexandrins de Racine, en mini-robe argent.

Tout le film s'est tourné en extérieur dans Paris et le texte est intégralement de Racine sans qu'un vers n'ait été changé.

A peine donné le dernier tour de manivelle de ce tour de force qu'est « Bérénice », Anna Gaël s'est envolée pour Bruxelles pour plonger dans l'atmosphère meurtrière et sanguinaire de James Hadley Chase, dans un film de René Gainville avec Anne Vernon François Gabriel et Jess Hann.

Beau palmarès en deux ans de carrière et beaucoup de projets pour Anna Gaël mais par pudeur et peut-être un peu par superstition elle ne veut pas encore en parler.

Mais c'est certain, on n'en parlera beaucoup.



SYLVIE DA RIVA :

CASANOVA

était au rendez-vous

Ah! il vous en arrive des choses, à Saint-Tropez! Moi, Poupie, toute blonde, yeux vert émeraude, dix-neuf ans, je vais vous raconter les trois mésaventures auxquelles j'ai eu à faire face, sous l'apparence de trois garçons que je croyais d'abord très bien. Mais étaient-ils si mal que ça? Qui sait? Enfin, je vous laisse le soin de conclure...

Le cadre? Nous sommes dans une belle garçonnier, ouvrant sur la nuit radieuse de Saint-Trop, moi et un monsieur brun aux dents de loup, à la mèche en bataille.

— A bas les pattes!

Pour la troisième fois, l'entrepreneur individu qui, me découvrant seule dans mon coin au **Green-Bar**, m'avait invitée à danser le monkiss, puis emmenée chez lui, recommençait à m'effleurer les bras. Or, je ne pense pas que parce que l'on a accepté un verre de scotch on doive accepter le reste. Comme moi, ce grand brun aux allures décidées, un jeune industriel, était en vacances sur la Côte; comme moi, il m'avait dit s'ennuyer, par manque de connaissances intéressantes. Et voilà que je commençais de regretter d'avoir accepté son invitation.

— Savez-vous que vous êtes ravissante? Un bijou! Oh, cette jambe, mise en valeur par la mini-jupe! Parfaite. Digne de Praxitèle.

— Cessez de débiter des âneries. En 1966, « digne de Praxitèle, ça fait « cucu »...

— Alors mettons que vous avez un galbe digne de Françoise, de Sylvie, de Brigitte, que sais-je?

— J'aime mieux ça!

J'aimais moins que, tout en me servant de nouveau un scotch bien tassé, il fit mine de s'empêtrer. Il parvint à m'étreindre, chuchotant: « Et ces rondeurs, plus

haut... » Je ne pus esquerir son baiser, je dois dire assez savoureux. Mais je me dégageai à grand peine.

— Vous êtes incorrigible. Je vous ai pourtant prévenu n'être venue ici que par... amitié.

— Vous n'allez tout de même pas passer votre mois de vacances à sécher sur pied? A Saint-Trop! Vous êtes bien trop mignonne. On a l'impression que vous vous imposez un pensum en restant si sérieuse. Pour quelle raison?

Des raisons, j'en avais, en effet, et de bonnes. Mieux valait les taire. Comment oublier que, l'année précédente, j'avais été éhontément dupée, bafouée à Cannes, où j'étais arrivée heureuse comme tout, encore naïve, fière de mes bikinis exigus et de mes dix-huit ans en fleur, mais vierges? Et, pour mon malheur, j'avais rencontré un homme irrésistible. Un modéliste de talent, alors que je suis dessinatrice. Après m'être abandonnée à lui, grisée par ses promesses d'amour éternel, j'avais appris, en fin de séjour, que ce charmant individu était marié, père de trois enfants et que sa femme, laissée à Nice, mettait au monde son quatrième marmot dans une clinique. Quel coup... de vache! Evidemment, il m'avait donné une fausse identité, son nom véritable étant « Casanova »... M. Casanova en personne. Incroyable mais vrai!

Cependant, lorsqu'on va avoir vingt ans, que l'on est sensuelle et, de toute façon, très bien initiée, il est dur de se priver d'amour... surtout en vacances. Je laissai donc mon nouvel ami embrasser ma main, mon avant-bras, mon épaule. Je le laissai même monter plus haut et descendre plus bas. Le whisky, je dois dire, me « rétamé » facilement. La cham-

bre virait doucement, et ces lèvres brûlantes, cette incantation: « Une chair délicieuse... Ne résistez plus, Poupie. Là, détendez-vous. » Il ne savait pas si bien dire. Me sentant prête à tous les sacrifices, il me laissa pour aller promptement s'enfermer dans la salle de bains. Alors, la question se posa à moi: « Vas-tu céder? Non? Ouiche! Eh bien oui! Tant pis. La nature a ses droits! » Je sentais mon sein sérieusement palpitant; de petites piqûres d'énerver me montaient aux cuisses. L'amour, par cette nuit splendide, ce serait si agréable.

Soudain, en fausse note, le téléphone sonna. Jean-François (c'était son nom) s'ébrouait sous la douche, ravi sans doute de l'aubaine. La sonnerie redoubla. Alors, agacée et curieuse de savoir qui insistait de la sorte, je décrochai. Une suave voix féminine demanda:

— M. Casanova, je vous prie?

Saisie, je balbutiai:

— M. Casanova... Vous dites bien Casanova?

La voix se fit impatiente:

— Bien sûr! Qui êtes-vous donc? Voulez-vous me le passer à la fin?

Machinalement, dévenue sans doute très pâle, je raccrochai. Quel coup au cœur! Etais-je possible? Ainsi, à un an d'intervalle, j'étais tombée sur un autre Casanova, marié aussi très probablement et qui me lâcherait, sa fantaisie passée. Vite, je renfilai ma robe. Je courus et me jetai dans l'ascenseur. Avant même que Jean-François ait eu le temps de s'en rendre compte, je le fuyais; je fuyais la fatalité!

A mon étonnement (et à mon regret aussi un peu, soyons franche), je ne rencontrais plus mon « séducteur » les jours suivants. J'eus beau, seule, inemployée,



hanter les lieux les plus amusants de la ravissante petite ville follement animée... je ne me heurtais qu'à l'ennui. Jean-François avait dû partir rejoindre une épouse abusive. Vil Don Juan! Vil Casanova!

« J'ai tort, me disais-je, de me spécialiser dans les messieurs évolués, dans la trentaine. Il existe des adolescents qui ont leur attrait. La jeunesse avec la jeunesse. » Justement, en me dorant sur la plage, je pus aviser un groupe de jeunes gens des mieux roulés, jouant au volleyball. L'un d'eux, tout bouclé, était un véritable petit Tarzan. Celui-là devait avoir l'âme aussi romantique que ses cheveux d'or. Malicieusement, gonflant toutes mes rondeurs au soleil, je jouai à l'émouvoir. Et voilà qu'il perdit bientôt contenance et m'envoya son ballon... là où vous pensez. Je le lui renvoyai gentiment. Ce fut un bon prétexte à lier connaissance. Bill faisait sa première au lycée de Nice. Il avait la faculté de rougir comme une jouvencelle, en louchant vers ma poitrine. Je me contentais de faire de longues promenades avec lui le soir. Il me parlait des poètes, des chanteurs, des musiciens qu'il aimait. Bien entendu, son intérêt se portait parfois goulûment vers mon corsage, mes hanches, mes genoux. Mais il redevenait vite poétique. Il me disait : « Je voudrais être ton Roméo », et il me proposa un soir : « Veux-tu venir dans ma cabane de solitaire ?

— Oui, mais seulement si tu me promets d'être sage.

— Comme une image ? D'accord. Dans cette cabane, tu verras, je me sens comme un gosse. C'est la cahute de mes rêves d'évasion... »

Nous fîmes, ce soir-là, une charmante

dînette de pizza et de chianti dans un petit restaurant du port. Je portais une robe extrêmement transparente sur mon deux-pièces, mais j'avais confiance en mon petit Bill : un ange. Il me ferait passer une soirée élégiaque, en me chantant du folk-song sur sa guitare. « Dans ma cabane, m'apprenait-il, je joue au Peau-Rouge, au cow-boy, j'ai dix ans. Elle est un peu éloignée, du côté de la Madrague ; mais elle te plaira.

— Tout ça me plaît d'autant plus, déjà, lui dis-je, que je suis toujours tombée sur des types impossibles. Toi, tu es différent. J'ai soif de naïveté.

— Eh bien, crois à la mienne : tu seras servie. »

Je ne sais pourquoi, mais je frémis en entendant ces mots. Mais c'était peut-être de doux plaisir. Le garçon avait des yeux si purs ! Il m'émouvait... dans le bon ton. Je rêvais d'amitié avec lui et, qui sait ? de fiançailles. Il tenait ma main et nos pouls battaient à l'unisson. Bientôt, nous vîmes la cabane : enfantinement, Bill l'avait pavooisée de petits fanions internationaux. Déjà, ayant poussé la porte, il m'y introduisait. La clarté d'une lampe-tempête jaillit.

Je me souviendrai toujours de mon étonnement : les murs étaient littéralement tapissés de nus audacieux, dessins et photos des plus suggestifs. Un divan douteux occupait l'un des côtés ; sur une table basse, il y avait des verres sales, des mégots, des bouteilles de whisky, avec des tronçons de bougies consumées. Cela n'avait rien du « *retiro* » à la Robinson que j'avais imaginé. Il flottait là des odeurs suspectes, des relents d'orgie.

— Quoi ! m'écriai-je. C'est là que tu joues au boy-scout, au cow-boy ?...

J'étais éberluée. Je le fus plus encore en voyant la mine de Bill, son air moqueur, cynique, ses yeux allumés. Il éclata de rire. Il haleta :

— Allons ! finit de faire l'idiote ! Je t'ai eue, hein, avec mes mines à la gomme ? Si tu le demandes aux copines, elles te diront qui est le vrai Bill...

— Et qui est le vrai Bill ? murmurai-je, atterrée.

— En amour, un vrai démon !... M'essayer, c'est m'adopter.

Il me plaqua furieusement contre lui :

— Et sais-tu le surnom qu'elles m'ont donné, les copines ? Casanova ! Je suis un vrai Casanova.

L'instant d'après, j'avais pris les jambes à mon cou ; j'avais quitté la cabane comme une folle. Bousculant Bill, je l'avais repoussé sur le divan ; puis bondissant vers la porte, je l'avais violemment ouverte et refermée derrière moi, en donnant un



tour de clé (imprudemment, il l'avait laissée sur la serrure). Sur la route, j'arrêtai au hasard une voiture. Trois garnements, qui allaient danser en ville, me prirent en charge. Mais je restai sourde à leurs avances, puis à leur « mise en boîte ». Vite, j'allai me jeter sur mon lit, refoulant mes larmes. Casanova ! Je me répétait le nom maudit qui me poursuivait. Certainement, le fameux Giovanni Giacomo Casanova de Seingalt, l'aventurier vénitien, resté dans la postérité par ses frasques au XVIII^e siècle, ne s'était pas douté qu'il laisserait une telle descendance sur mon chemin. Pauvre Poupie ! me disais-je. Es-tu faite pour ne rencontrer que des cochons — pas un seul garçon sérieux ?

A ce compte, de toute façon, je manquais terriblement d'amour !

J'avais imaginé une quelconque ven-

geance de la part de Bill. Je le voyais, le lendemain, me forçant à monter dans sa Triumph vermillon, m'entraînant de force dans son odieuse cabane, et là, il m'infligeait d'horribles et délicieux services. En fait, j'étais exaspérée. Ma vitalité protestait contre un long sevrage... Mais Bill avait curieusement disparu de mon horizon. J'étais seule, penaude, me répétant : « Trois Casanova dans ta vie ! Quel destin étrange ! Quel dommage que je n'aie pas l'âme d'une gourmandine ! Je ne m'ennuierais pas autant. »

Oui, c'est ce que je me répétais, ce soir-là, en prenant mon repas en solitaire dans la salle à manger de l'hôtel. Des couples dinaient gaîment autour de moi ; on entendait du jazz. Saint-Trop regorgeait de jeunesse, de corps splendides, de vie tumultueuse et sensuelle. Et j'étais là, comme une bécasse, devant



ma « friture du golfe ». Je ressassais mes rancœurs. Quel excès de pruderie de ma part !

Soudain, le garçon de salle vint s'incliner devant moi :

— Accepteriez-vous de prendre un dîner à votre table, Mademoiselle ? Nous manquons de place, et...

— Bien entendu. Qu'il vienne, qu'il vienne.

« Tout, plutôt que de m'enliser dans la délectation morose », me disais-je.

Déjà, un inconnu se présentait devant moi, soutenait mon regard, me remerciait en souriant. Fichtre ! Quelle carrière ! Quel regard brillant ! Il était, de plus, merveilleusement chic. De la classe... et tout en muscles sous le veston de grand faiseur.

— Vous permettez que je me présente, mademoiselle ? (L'accent semblait d'ori-

gine italienne, et virilement langoureux).

Il allait parler. Alors ce fut plus fort que moi, je m'écriai :

— Vous présenter ? A quoi bon ? Votre nom, je le sais : vous êtes M. Casanova !

— Comment, vous me connaissez ?

Il m'observait stupéfait, et moi je ne pus que sourire, d'un air entendu... A présent, je savais bien qu'il n'était plus question d'échapper à ma fatalité; plus question de se rebiffer, de préserver un reste de vertu. Assez de bouder à l'amour ! Assez de jouer les sucrées !

Une heure plus tard, Casanova m'invitait au « Papa Gayo », la nouvelle boîte « in », c'est-à-dire dans le vent. Et, deux heures après, ce fut sa chambre.

Je ne résistais plus aux caresses savantes dont il me couvrait. Vraiment, j'étais faite pour elles. Au fait, peut-on résister longtemps à Casanova, surtout quand on

lui est prédestinée ? Il triomphé toujours, même dans notre temps, sous ses diverses apparences.

Et quelle nuit ! J'en suis ravie et confuse. Cette année encore, je me souviendrai de mes vacances sur la Côte.

En bien, en très bien.



Sophie Agasinski n'est plus « seule dans Paris ». Avec son charme et sa façon bien à elle de s'habiller, ce n'est pas étonnant !

Photo du haut : les merveilleux dessous et gaines « Rosy ». Photo de droite : cette cover-girl (attention à l'apoplexie !) poursuit son strip page suivante...

CANCANS de Paris

Le directeur de la publication :
Jean Kerfleuc.

55, passage Jouffroy, PARIS-9^e.
ABONNEMENT : 1 an, 30 F
1391 - EUROPRINT - PARIS

Photos : Luc Geslin, Warner, V.I.P.,
Standart Press, Bruce Warland.

Une trouvaille diabolique

AUCUN HOMME N'Y RÉSISTE !

Qui prétendait qu'en notre an de grâce les froufrous sont démodés ?

Il n'en est rien. Ils n'ont jamais été plus aguichants, attirants, fascinants. Ce qu'ils ont perdu en à-côté « chichiteux », ils l'ont amplement récupéré en poésie suggestive. Ils sont archi modernes. Ils sont op, pop, top. Ils ont maintenant de ces petits attraits coquins futuristes auxquels une Ursula Andress, une Elsa Martinelli, une Monica Vitti ne se sont pas trompées. Elles nous ont éblouis, tout récemment, par leurs deux-pièces osés et « dans le vent ». Ces vedettes sont, soit qu'elles portent un œil malicieux sur le ventre ou un scorpion sur le soutien-gorge, d'une séduction véritablement diabolique.

Et savez-vous qu'un couturier new-yorkais prépare, pour le marché international, les « dessous » science-fiction ? Il paraît que ces dames d'Hollywood s'en donnent déjà à cœur joie de les porter. Anita Ekberg même inaugure de suggestifs sous-vêtements d'astronautes dans « Tiens bon la Rampe, Jerry », auprès de Jerry Lewis. Elle le vampe à mort en maillot fait d'une substance inédite, le « zionrix », substance qui, paraît-il, attire irrésistiblement le mâle.

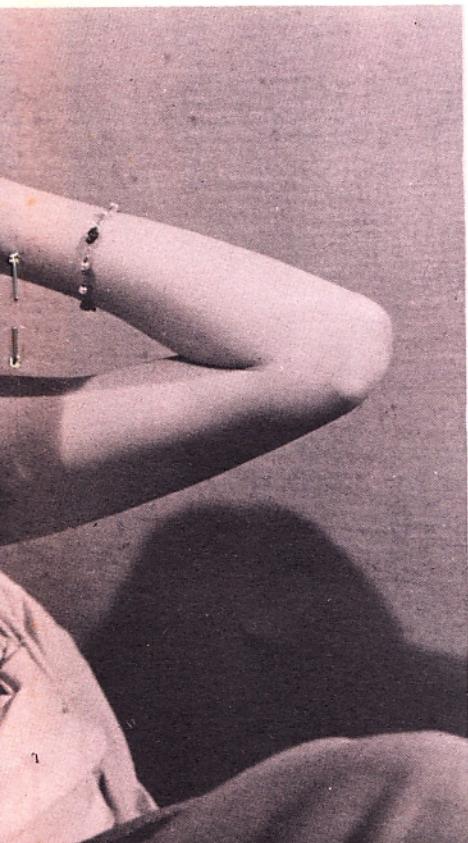
On imagine la meute masculine qui suivra les jolies filles, sur les boulevards, quand leur petite culotte, leur slip et leur soutien-gorge seront tissés en cette matière. Il y aura de la joie ! En garde, jolies personnes. Si vous avez une combi-



aison de zionrix, portez-la donc avec une cuirasse digne de Du Guesclin ou... des caleçons de cuir.

Mais puisque nous parlons de cuir... savez-vous qu'une secte de filles ultra-sexy, à Vienne, ne met que cela sur la chair. Par snobisme ou par une étrange sensualité. On prétend que ces nouvelles amazones ont des faiblesses plus courantes envers les représentantes de leur propre sexe que pour l'autre, mais rien n'est prouvé. En tout cas, quand elles se sont produites au night-club « The Black Bird », elles ont affolé la gent masculine de la ville des Strauss ! Galbées dans leurs fuseaux en peaux d'animaux rares, hiératiques, sophistiquées et follement « exciting », elles mirent l'eau à la bouche à plus d'un.

Laissons, à Vienne, ces inquiétantes créatures à leurs folies sous-vestimentaires. A Paris, on se contente de dessous ravissants. Originaux, certes, et prévoyant que la femme a droit au « sexy-anticipation », mais tout de même rassurants. Les ogresses bottées ne séduisent pas automatiquement tous les Don Juan en puissance. On continue d'aimer ces dessous satinés, affriolants même dans leur version moderne, qui donnèrent tant de « pep » à nos malicieuses grand'mères...



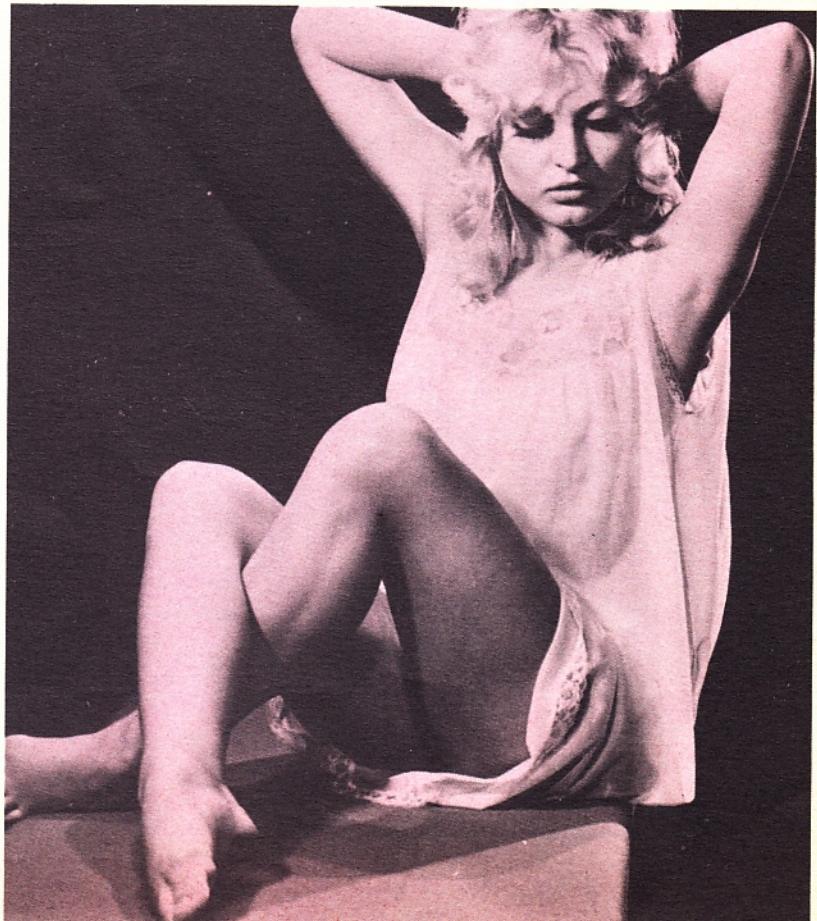


La plus endiablante de toutes, Marlène Dietrich, n'y renonce d'ailleurs pas pour son propre compte. « Fi ! dit-elle, du deux-pièces ingrat de banale lingerie. Je continue d'aimer les festons, les tissus rares qui caressent la chair... et m'aident à mieux chanter, comme le soleil les cigales. » C'est que Marlène, depuis l'Ange bleu, s'y entend en dessous. Les cover-girls et les mannequins les plus payés du monde ne lui apprendraient rien sur la question.

Les dessous, décidément, c'est toute la femme éternelle...

« Frou-Frou, Frou-Frou ! »
Immortels froufrous...

Aucun mâle, dit-on à Hollywood, ne résiste au « zionrix » nouveau tissu qui ressemble au voile, mais au contact duquel on ressent un trouble irrésistible...





Cancans
— DE PARIS —

(Suite)

Frank Sinatra tint un jour ce propos... brûlant à Shirley Mac Laine :

— Moi, vois-tu, j'aime les filles qui se fument jusqu'au bout, comme certains cigares !

●
Eddie Constantine a rencontré Johnny Hallyday pour la première fois au « Twenty-One-Club » lors d'une soirée gallo-romaine qui groupait (évidemment) une vingtaine d'Astérix, le personnage dans le vent. Eddie a manifesté le désir d'entendre les huit dernières chansons de Johnny.

— Tu devrais faire comme moi, a-t-il conseillé à l'ex-idole des jeunes, bifurquer vers le cinéma. On peut y faire une plus longue carrière.

●
Les membres du tribunal londonien ont écouté l'autre jour avec un certain plaisir les gloussements, les petits rires chatouillés, les mots tendres d'un couple... en pleine intimité ! On s'y serait cru. Les bruits de ces ébats amoureux s'échappaient d'un magnétophone, pièce à conviction que proposait Madame Gretta Trehearne pour obtenir le

divorce. Elle avait branché un micro dans sa chambre. Un seul mouvement du lit faisait démarrer l'appareil. Les ébats en question étaient, bien sûr, ceux de son mari et de sa rivale. Le juge a (tout de même) qualifié le procédé de « violation répugnante de la vie privée ».

●
Depuis la sortie du film « Qui êtes-vous Poly Magoo ? » qui nous propose une présentation futuriste des dernières robes en aluminium et en tôle ondulée, les cinéastes et les couturiers rivalisent d'astuces dans ce domaine. Marilu Tolo porte un délicieux corsage de métal à charnières huilées dans le film « Le plus vieux métier du monde ». Un cabaret lance le « strip-tease au tournevis » (qui renouvelle en même temps l'art du bricolage). Jean-Christophe Avery toujours à l'avant-garde, a demandé à Vermeulen-Garey de lui confectionner un petit ensemble ravissant en sept pièces et treize fermetures pour le tour de chant de Françoise Hardy lors d'un prochain show. « Tout cela est d'un pratique ! » a murmuré Françoise avec un soupir.



Les étreintes d'Elvis Presley sont renversantes et le charme de ce travesti (Norman Wisdom) discutable.



Je m'ennuie ce soir... *OU ALLER?*

Il est 20 heures :

AU RESTAURANT

- CHANDELLES ET GUITARES ITALIENNES : Via Veneto, 13, rue Quentin-Bauchard. —
- UNE CAVE FÉÉRIQUE, UNE PISTE DE DANSE : La Dinanderie, 7, rue de Cheroy. —
- RIGOLADE MONTMARTROISE ET STRIP-TEASE : La Grange au Bouc, 42, rue du Chevalier-de-la-Barre. —
- DÉPAYSEMENT : Suédois (Le relais de la Suède, 125, Champs-Elysées). —
- Chinois (Tong-Yen, 1 bis, rue Jean-Mermoz). —
- Marocain : (Chez Aïssa Fils, 5, rue Sainte-Beuve).

AU CINÉMA

Les films (selon la critique) du mois de janvier

PALME D'ALUMINIUM

- LES CŒURS VERTS ● LA CURÉE ● DARLING ● LE DOCTEUR JIVAGO

PALME D'ARGENT

- CUL-DE-SAC ● LA GRANDE VADROUILLE
- PARIS BRULE-T-IL ? ● LE RIDEAU DÉCHIRÉ ● UN HOMME ET UNE FEMME

PALME D'OR

- LE DEUXIÈME SOUFFLE ● FARENHEIT 451 ● FALSTAFF ● OCTOBRE

(Pour organiser vos soirées, ce palmarès n'est qu'un indice. Fiez-vous aussi à votre flair et à l'avis de vos amis qui ont vu les films.)

Il est 22 heures :

AU CABARET

DINERS DANSANTS - ATTRACTIONS

- ELLE ET LUI, 31, rue Vavin : 19 F. —
- LA DOLCE VITA, 28, rue Vavin : 30 F. —
- LA VILLA, 27, rue Bréa : 30 F. —
- L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE, 10, rue de l'Arbalète : 13 F la consommation. —
- BAC STREET, 59, rue de Grenelle : 45 F. —
- VILLA D'ESTE, 4, rue Arsène-Houssaye : 40 F. —
- SEXY (Strip-teaseuse show), 68, rue Pierre-Charron : 35 F. —
- AU PORTUGAL, 33, rue Planchat : 30 F; les soirs de spectacle. —
- LE CRESCENDO (strip-tease), 40, rue du Colisée : 30 F. —
- CHEZ MA COUSINE, 12, rue Norvins : 35 F. —
- CRAZY HORSE SALOON (strip-tease), 12, avenue George-V ; 37,50 F. —
- MOULIN-ROUGE, place Blanche : 35 F. 1/2 b. champagne et 54 F le dîner au champagne. —
- MADAME ARTHUR (C'est spécial, mais j'aime !), 75 bis, rue des Martyrs : 40 F la bouteille champagne.

(Ces restaurants et ces cabarets ont été sélectionnés par un de nos collaborateurs spécialisés, en fonction des prix raisonnables et du pittoresque des établissements.)

Lisez **VEDETTE**s incognito
EN VENTE TOUS LES MOIS

LE DIABLE DANS LA PEAU

Il se faufila dans sa chambre. Elle lui résista un peu, très peu, en fait...



Cette petite ville de Pennsylvanie appartenait presque en totalité à une seule famille, celle des Caldwell. L'immense fortune des Caldwell devait passer bientôt entre les mains d'une femme jeune et jolie, Grace. Or, celle-ci couvait en elle une obsession : un terrible besoin d'amour, un terrible besoin d'être désirée.

Nombreux sont ceux qui avaient profité de cette « situation ». Charlie Jay le premier. Il la retrouva un jour alors qu'elle était seule chez elle. Il se faufila dans sa chambre, la surprit en train de se déshabiller. Elle lui résista un peu... très peu, en fait.

La mère de Grace, une vieille femme déjà minée par la maladie, apprenant la chose, eut une attaque. L'explosive héritière promit de se « dominer ».

Mais dès qu'elle rencontra un autre beau garçon, Sydney Tate, elle succomba à son charme. Charlie Jay, dépité, la nargua en public, lui rappelant sa conduite passée. Sydney Tate, alors, corrigea le mufle. Pour Grace qui voyait ainsi un homme se battre pour elle, ce fut le coup de foudre. Sydney: voilà le mari qu'il lui fallait !

C'était l'époque des vacances. La jeune fille et sa mère partirent à Nassau. Sydney, qui travaillait à San Francisco, lui écrivait tous les jours. Cependant, Grace, chaque

Ce conte illustré est tiré du film de Warner Bros « A corps perdu », avec Suzanne Pleshette (Grace), Ben Gazzara (Bannon) et Bradford Dillman (Tate).



soir, sortait furtivement pour retrouver un garçon d'hôtel.

Une nuit, sa mère, victime d'une nouvelle crise, appela en vain. Lorsque Grace revint, elle avait cessé de vivre. Cette mort meurtrit la jeune dévergondée.

Pourtant, ses premières années de

mariage avec Sydney Tate (elle l'avait épousée pour faire une fin) semblèrent heureuses. Hélas, une ombre allait bientôt apparaître sur ce bonheur. Elle portait un nom : Roger Bannon, le fils de la cuisinière des Caldwell, un rude gaillard qui respirait la sensualité. Effrayée

et séduite à la fois, Grace tenta de l'éviter. Mais bientôt sa rage de vivre réapparut. Elle devait la conduire au désastre...



Françoise Giret : ce métier réclame une grande jeunesse et de la naïveté. Page de droite : la voluptueuse Michèle Mercier.

LE strip-tease — de deux mots anglais : strip, déshabiller, et tease, taquiner, agacer — nous vient des Etats-Unis. Comme le rock'n roll : importé aux Champs-Elysées par M. Bérnardin, il a connu son heure de gloire au « Crazy Horse Saloon » avec d'éblouissantes créatures comme Rita Renoir et Rita Cadillac. Depuis 1953, devant le succès, tous les cabarets présentent des numéros de strip-tease, certains même vont jusqu'à présenter un strip-tease permanent de midi à minuit... C'est assez dire qu'il s'est galvaudé, qu'il est devenu vulgaire ! Seul, le « Crazy Horse » maintient un spectacle de qualité.

Devant cette mode, le cinéma ne voulut pas être en reste et tous les films français — ou presque — contiennent une scène très déshabillée. Certaines de ces séquences ont leur place à la cinémathèque (celle des « Amants », de Louis Malle, par exemple),

8 vedettes jugent le STRIP- TEASE





d'autres, beaucoup d'autres, hélas, ont sombré dans le mauvais goût et la vulgarité.

Que pensent les vedettes de ces scènes qu'elles sont obligées de jouer devant les caméras ? Nous avons mené une petite enquête. La voici.

L'érotisme ? Aucun rapport avec le nu !

MICHÈLE MERCIER

J'ai fait du strip-tease pour Jean-Paul Belmondo sous la direction de Jean-Pierre Melville. J'étais nue sur le lit d'Aznavour dans le film de Truffaut, « Tirez sur le pianiste ». La scène fut tournée dans une chambre de bonne à Levallois ; quel mauvais souvenir ! Tous ces visages à quelques centimètres de mon corps... Je n'ai plus osé regarder mes camarades pendant huit jours ! Quitte à passer pour une enquiquineuse, je ne veux plus tourner nue. J'exige un collant couleur chair et je fais évacuer le plateau ! D'ailleurs, ces scènes de nu sont la hantise des jeunes actrices. Et sont-elles utiles pour la rentabilité d'un film ? Il y aurait beaucoup à dire là-dessus... L'érotisme au cinéma n'a qu'un lointain

rapport avec le nu ; il demande une grande intensité dramatique avec une scène en parallèle. Exemple : dans « Angélique », Robert Hossein découvre dans un souterrain une statue de Vénus et la dégage lentement de la terre qui l'entoure en caressant ses seins et en me regardant avec insistance. J'assiste à la scène, infiniment troublée, et, n'y tenant plus, je m'envue à bout de nerfs. C'est ma scène la plus érotique depuis mes débuts !

Une bonne dose de naïveté.

FRANÇOISE GIRET

Je rêvais d'une grande carrière lyrique quand, à 15 ans, ma voix a mué ; je suis donc devenue comédienne. J'avais des scènes déshabillées dans « Les salauds vivent d'espoir » avec un beau comédien noir. Cette scène était utile à l'évolution du thème du film, elle était donc justifiée. Etre nue, dans ce cas, ne me gêne pas ; pour le strip-tease, c'est tout différent ! Arriver sur scène devant une salle de vieux messieurs et de collégiens et faire monter la température en perdant savamment les pièces d'un costume en y mettant des tas d'intentions... je pense, fran-

Pour ou contre le Strip-Tease (suite)



chement, en être incapable. Je crois qu'il faut à une effeuilleuse une bonne dose de naïveté et une grande jeunesse pour faire ce métier. Si le nu devait être considéré comme une fin en soi, je préférerais changer de métier.

Vêtue d'une coquille Saint Jacques.

SOPHIE DAUMIER

Le nu pour moi est une corvée, du moins au studio... Quel enfer! Ainsi dans « Aimez-vous les femmes », j'étais servie sur un plat seulement vêtue d'une... coquille Saint-Jacques! Deux jours de travail pour cette scène! J'étais gênée d'être ainsi offerte à la curiosité de tous les machinistes, des électros, de la script, du metteur en scène, de mes partenaires et des figurants. Mettez-vous à ma place! Non, décidément, je trouve ce genre de scènes très pénibles...

Le nu doit créer un choc.

MARTINE CAROL

Je fus une des premières vedettes à me montrer nue à l'écran. Je ne le renie pas : quoi de plus beau qu'un corps de femme savamment mis en valeur? A l'époque, le nu créait un choc. Aujourd'hui, il est tellement galvaudé que je pense qu'une robe fermée jusqu'au cou mais très moulante est beaucoup plus excitante. Dans mon dernier film, ma robe mouillée me colle au corps, vous verrez, ce n'est pas mal du tout! Caroline Chérie est devenue une lady mais une lady très impudique...

Où serait le mystère?

CLAUDIA CARDINALE

Non, je ne veux pas tourner nue. Où serait le mystère dans ces conditions? Et le mystère c'est la femme... Au cinéma, tout devrait être suggéré. C'est le seul moyen de créer un climat érotique s'il est indispensable. Pour être féminine, une femme doit être mystérieuse et la dénuder entièrement c'est lui rendre un mauvais service! De plus, à l'écran les scènes nues sont toujours vulgaires... donc indécentes. Seule exception : « Elle n'a dansé qu'un seul été ».

La nudité est son plus charmant vêtement.

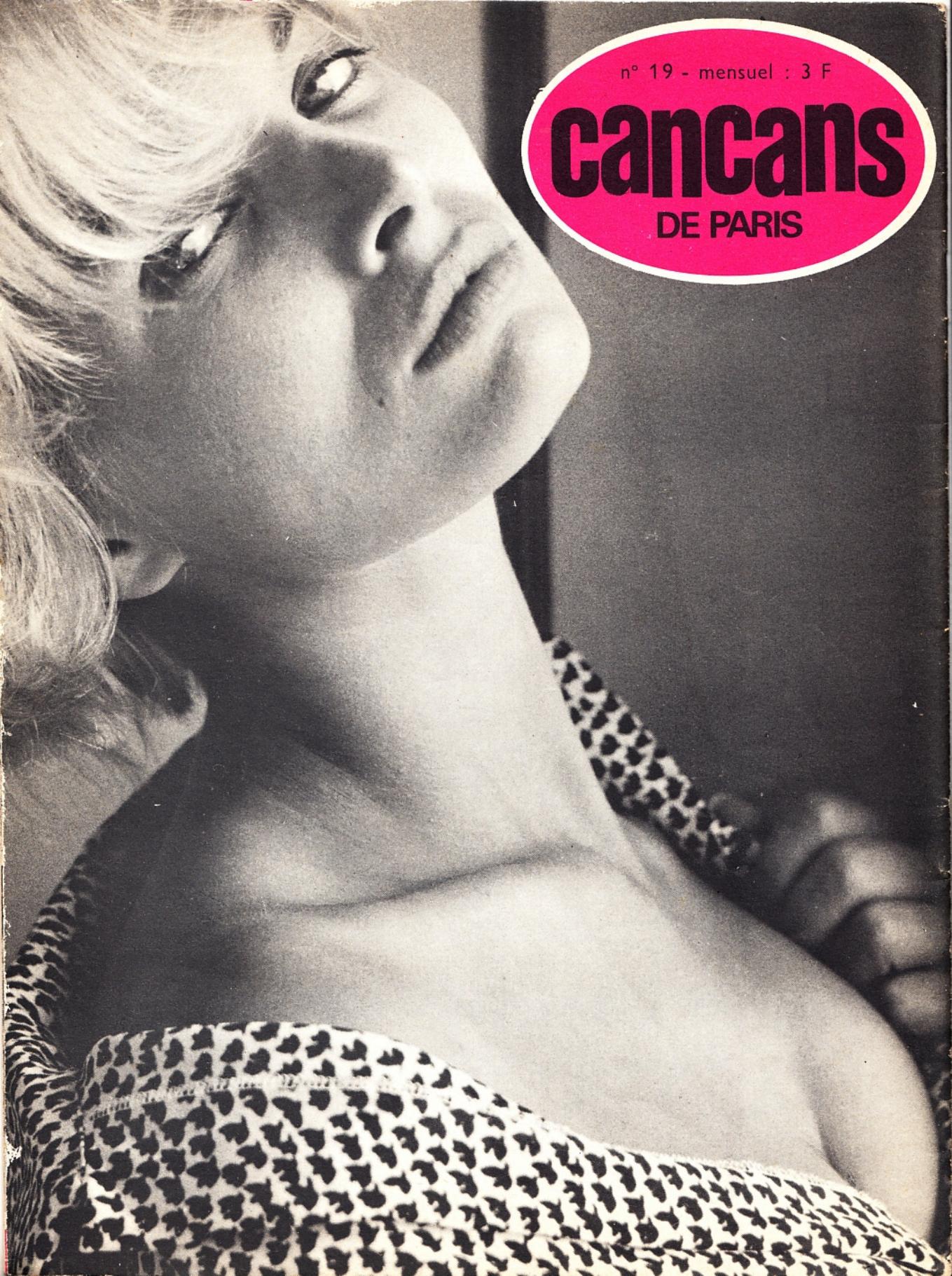
BRIGITTE BARDOT

Avec Brigitte Bardot, le nu devient du grand art. D'instinct, elle sait si bien se mettre en valeur que chaque pose, chaque geste est réellement une œuvre d'art. Les plus grands réalisateurs nous ont fait découvrir le moindre détail de son corps. Elle donne un ton nouveau au strip-tease. Mais est-ce bien du strip-tease? Elle semble faite pour vivre nue et, quand elle se dépouille de ses vêtements, elle le fait avec un tel naturel, une telle innocence, qu'il est bien difficile de trouver une intention érotique. Elle se dénude simplement, candide. Superbe et dorée, elle se moque des guêpières et des bas noirs... La beauté et la santé faite femme!

« J'avoue que je suis assez pudique mais je m'empresse d'ajouter que la nudité, elle, n'est pas impudique! L'impudente est de l'autre côté, dans l'œil du spectateur! »

(A suivre.)





n° 19 - mensuel : 3 F

cancans

DE PARIS